

KompleXXKapharnaüm  
Stéphane Bonnard et Pierre Duforeau

# L'image appropriée

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Ils furent parmi nous tout le mois de septembre et déjà en mai et juin pour préparer leur spectacle présenté durant *Jours de fête*. Volontairement centrée sur le quartier du Fort Nieulay, ce fut une expérience enrichissante, comme on le dit de ces tentatives qui se heurtent à une réalité sociale, géographique, sociologique, humaine qui ne déroule pas le tapis rouge et qui ne va pas de soi. Cela méritait d'y revenir, posant par là même les limites et la charge éthique de telles démarches.

KompleXXKapharnaüm construit, depuis 1995, son théâtre où s'essaie un spectacle vivant intimement mêlé à l'image animée. Après avoir ouvert le dernier festival d'Avignon, ils ont présenté le spectacle *SquarE, télévision locale de rue*, à Calais les 23, 24 et 25 septembre 2004, dans le cadre de *Jours de fête à Calais*.

E N T R E T I E N

Par quels cheminements une compagnie décide-t-elle d'articuler son théâtre autour de l'image ?

L'aventure de KompleXXKapharnaüm commence dans une friche industrielle de Villeurbanne en 1996. Au départ, il s'agit d'associations qui se regroupent autour de la volonté commune d'effectuer des recherches autour de l'image. Nous étions issus d'univers très différents – plasticiens, comédiens, travailleurs sociaux, musiciens, circassiens, vidéastes aussi – mais génération télé oblige, nous avons envie de questionner l'image dans la représentation. Nous avons ainsi mis en place des ateliers ouverts à tous ceux qui souhaitaient s'essayer à la création autour de l'image. Ces ateliers gratuits ne se sont pas limités au travail sur l'image seule : les dispositifs mis en place interrogeaient le visuel en le liant au corps, au texte ou à la musique. Tous les six mois, une soirée *EnCourS* présentait un état des lieux des travaux engagés et nous passions à un autre chantier. Cela nous a permis de nous confronter à des pratiques différentes, de flirter avec la performance et le théâtre.

Ce travail sur l'image était aussi une manière de

nous former collectivement, de faire notre apprentissage, car nous sommes presque tous des autodidactes. Comment suspendre une télévision, la travailler dans son sens vertical, pouvoir la déplacer dans l'espace avec les signaux vidéo et électrique qui s'emmêlent, interfèrent ! Nous observions les interactions entre un dispositif vidéo et un musicien que nous invitions... À force de tâtonnements, nous avons inventé des modes de diffusion mobiles qui ont aussi conditionné notre écriture. Il nous semblait naturel de nous confronter à différentes disciplines, de ne pas nous enfermer dans les chapelles de l'art contemporain ou du théâtre. Nous avons peu à peu trouvé notre manière propre et ces expérimentations parfois désordonnées sont à la source de *SquarE, télévision locale de rue*.

Pourquoi avez-vous choisi de présenter votre travail dans la rue ?

Nous sommes arrivés dans l'espace public par une voie traditionnelle et un peu folklorique : dans notre collectif, nous comptions des adeptes du jonglage, des échasses et il était naturel d'aller dans

la rue! Plus sérieusement, la rue permettait aussi un travail sur l'espace qui était déjà présent lors des soirées *EnCourS* quand on investissait des friches. Nous étions aussi animés par l'idéal que l'acte artistique pouvait s'adresser à tout le monde et contribuer à briser les barrières sociales. Cette dimension politique nous semblait très importante même si nous avons compris assez vite qu'on ne rencontre pas plus le *tout public* dans les rues que dans les salles. Nous sommes maintenant plus nuancés sans être pour autant désabusés. Les cadres de représentation sont aussi codifiés dans l'espace public que dans un théâtre même s'ils ne sont pas matérialisés par des murs.

La croyance qui affirme qu'il faut du théâtre pour les gens trouve vite ses limites. L'action artistique est souvent reçue, dans un premier temps, avec une relative indifférence même si elle a lieu à l'échelle d'un quartier. Nous prenons à chaque fois de grandes leçons d'humilité. Il n'en reste pas moins que nous continuons à penser que notre place est dans la rue. Le contact quotidien avec la rue est d'une richesse incroyable: les gens vivent des moments de leur vie avec une densité et une confiance qui nous bouleversent à chaque fois. Nous ne pouvons sortir indemnes de ces rencontres incessantes qui sont autant de remises en question de notre travail, de sa pertinence ou de la place de l'artiste dans la société... La rencontre d'un quartier est humainement intense: une vraie relation se noue, des complicités se tissent, les moments de bonheur ou de détresse sont nombreux. Il est jubilatoire d'apporter une perturbation au quotidien, de se nourrir des autres et de les nourrir en retour.

Comment utilisez-vous les codes liés à la télévision?

Le sous-titre de notre spectacle – *télévision locale de rue* – est d'abord une accroche, une manière d'ouvrir un quartier. La télévision a un impact tellement fort sur l'imaginaire des gens qu'il est plus facile de présenter notre travail et d'inviter un quartier à s'y associer avec ce sésame de la diffusion. Nous donnons très vite des garanties: nous sommes une télévision qui projette uniquement sur les murs d'un quartier, les images ne sont diffusées en aucun cas de manière hertzienne ou par le câble, elles ne

sont pas montrées ailleurs que dans le quartier... Il s'agit d'un véritable contrat moral: *vous nous donnez du temps, votre voix et votre image; nous faisons en échange un spectacle qui a lieu dans votre quartier*. Nous invitons ensuite ceux qui ont été filmés à venir se voir; pas forcément à voir un spectacle mais au moins à venir se voir, eux. Le média favorise la rencontre, permet de toucher un public qui n'est pas gagné d'avance aux propositions artistiques. L'utilisation de la télévision est d'ailleurs à double tranchant car elle suscite parfois des refus et des blocages. Nous en avons ressenti particulièrement à Calais tant l'image des habitants de cette ville a été malmenée, presque ridiculisée, par les médias nationaux lors de l'épopée du club de football de Calais en coupe de France ou des difficultés liées à l'afflux de réfugiés. Les gens maîtrisent parfaitement les codes de la télévision et savent ce que les journalistes viennent chercher: des conceptions stéréotypées d'un quartier (avec ses inévitables problèmes de drogue, de dégradations...), des caricatures (l'accent du nord, l'ouvrier type...). Nous devons expliquer que nos intentions sont très différentes. Nous essayons au contraire de magnifier les gens par l'image.

Formellement, nous travaillons avec les mêmes outils que la télévision: vidéo, son, montage, post-production... La grande différence réside dans le choix des images que nous diffusons. Nous utilisons très peu d'images d'illustration pour nous concentrer sur l'humain: une respiration, un sourire, des choses très ténues. Nous ne faisons pas du documentaire, ne cherchons pas à donner une vision originale ou totalement nouvelle d'un quartier que nous ne traversons que trois semaines. Nous travaillons plutôt sur les ruptures, sur le décalage. Un monsieur sort de chez lui pour aller acheter son pain; il rencontre quelqu'un de l'équipe qui lui parle du spectacle et le convainc d'être filmé pendant dix minutes en parlant des femmes. Nous n'entrons pas réellement dans la vie du quartier. Par exemple, quand, ici, à Calais, nous nous intéressons aux jardins ouvriers, nous n'abordons pas les associations et leurs éventuelles dissensions. Nous interrogeons plutôt les jardiniers sur la couleur de leurs plantations. Le contexte de diffusion joue ensuite énormément: nous diffusons ces images de jardiniers dans les lieux mêmes où elles ont été tournées, simultanément dans plusieurs moniteurs qui sont aussi des têtes d'épouvantails tandis que le public accomplit un parcours. Tous ces éléments entrent en compte dans l'écriture.

Quel est votre regard sur la ville de Calais?

À titre personnel, nous avons été frappés par quelques cas de grande pauvreté ou par la manière très violente dont sont traités les réfugiés mais cela n'est pas vraiment le propos de notre spectacle. Sur la question des réfugiés par exemple, il nous aurait été facile de recourir aux micro-trottoirs et de recueillir quelques propos haineux. Nous aurions pu alors ridiculiser ceux qui les prononcent en les projetant sur les murs avec toute la supériorité de notre bonne conscience. La dimension de l'ailleurs, du voyage, de la proximité de l'Angleterre qui est une des spécificités de Calais est présente dans le spectacle mais de manière latente: le témoignage d'un historien sur la défense des côtes, le ballet des ferries, des textes, bribes de paroles de réfugiés qui jalonnent le parcours...

Ce qui nous intéresse est l'humain, la dimension universelle de chacun. Nous préférons les gros plans de bouche ou demander aux gens de seulement nous dire bonjour en ouvrant leur porte. Tout cela est ensuite monté, travaillé en fonction de l'endroit et du moment précis où l'image sera diffusée. Pendant le spectacle, plusieurs images sont projetées simultanément sur des écrans qui ne sont pas parfaitement blancs et plats: cela entraîne l'utilisation d'images simples, immédiatement lisibles, souvent répétitives... Avec une écriture audiovisuelle très simple, nous essayons de mettre en avant des choses qui deviennent des signes qui prennent leur sens en frottement avec le support sur lequel ils sont diffusés. Même si le spectacle n'est pas complètement déconnecté du terrain, il s'agit clairement de la parole de KompleXXkapharnaüm plus que de celle d'un quartier. De quel droit pourrions-nous prétendre donner à voir un quartier dans lequel nous avons vécu seulement quelques semaines?

Votre spectacle est un idéal de Politique de la ville: vous intervenez dans des quartiers difficiles, parlez aux gens et proposez en plus un excellent spectacle qui attire du public et des médias... Ne craignez-vous pas de servir d'alibi spectaculaire, d'être instrumentalisés?

Ce danger de la récupération nous questionne depuis le début. Nous faisons parler les gens d'un quartier et il y a un vrai fantasme autour de cette

parole retrouvée dans les quartiers défavorisés. Mais nous n'oublions pas que nous ne sommes là que trois semaines et que nous serons partis le lendemain de la représentation. Ce ne sera pas à nous de gérer ce que peut générer notre histoire. Les gens en ont conscience. Ils savent que nous n'avons qu'un pouvoir symbolique. C'est pour cela que nous ne verrons jamais à l'écran quelqu'un qui dit: *moi je ne peux pas encaisser les étrangers* ou *moi mon mari boit et me bat*. C'est coupé au montage. Ainsi, il n'y a que des gens qui disent: *on est dans un quartier sympa...* La télévision ne donne jamais réellement la parole. La nôtre pas plus que les autres, qui renvoie une vision idéalisée de l'humanité, parfois naïve.

Pour chaque spectacle, nous passons beaucoup de temps au contact quotidien avec les habitants d'un quartier. Cette richesse humaine nous vaccine contre toute tentation caricaturale: les endroits dans lesquels on risque d'être éborgné à chaque instant n'existent pas plus que les bourgeois indifférents au sort des plus pauvres. Cela semble une évidence mais nous sommes tellement prisonniers des clichés qu'il n'est sans doute pas inutile de le redire. Nous ne pouvons pas non plus nous réfugier derrière notre statut d'artiste. Notre existence ne va pas de soi et nous devons sans cesse justifier notre présence, expliquer notre projet. La richesse de cette confrontation quotidienne depuis quatre ans est énorme. À notre modeste niveau, des gens s'impliquent dans un spectacle qui décale leur quotidien, se parlent autrement, vivent autre chose. Nous rappelons que la ville n'est pas qu'une juxtaposition d'espaces – commerces, zone des adolescents, domaine des vieux, parcs à vélos, lieux de passage... – qui ne se contaminent jamais. Une ville est d'abord un lieu de rencontre dans lequel personne ne doit être assigné à résidence.

Une ville est d'abord un lieu de rencontre dans lequel personne ne doit être assigné à résidence. L'émotion collective partagée lors des représentations est unique et précieuse. Elle ne s'exprimerait pas hors de ce contexte. Cela nous permet de penser que, malgré ses limites, ce genre d'intervention a une vraie pertinence. Même si nous nous demandons souvent si nous ne sommes pas trop complaisants, nous ressentons un véritable amour pour les personnes que nous croisons. Cela nous justifie en tant qu'artistes mais surtout en tant qu'êtres humains.

*Feux d'hiver, Groupe F,  
Le Channel,  
samedi 27 décembre 2003  
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.*



**Les Cahiers du Channel  
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti